

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 37

Artikel: L'Académie française pendant les chaleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

poignée les louis d'or sur le tapis vert. Hélas ! ils se tenaient humblement à l'écart ; il y avait alors entre le Casino et l'établissement thermal annexé à l'hôtel, la différence qui existe entre un hôpital et un palais en fête. Un malade qui se serait aventuré au Casino avec ses douleurs et sa santé chancelante, aurait été bien vite évincé.

On n'admet pas des malades dans cette pimpante société des bains, au milieu de ces gens qui se font envoyer là par leur médecin sous un prétexte quelconque, et qui se portent à merveille.

Il y a des femmes, entr'autres, qui, pour aller dans une ville d'eaux, se plaignent d'un vague malaise ou de quelque affection nerveuse. C'est de là que sont nées une foule de maladies inconnues autrefois. Les *vapeurs*, par exemple, ne datent que du siècle dernier ; elles ont fait place aux migraines qui, elles-mêmes, ont été détrônées par une maladie nouvelle, l'*anémie du cœur*.

— Où allez-vous cette année ? demandait une jeune veuve à sa voisine.

— A Bade.

— Ah ! que c'est ennuyeux !... Et mon docteur qui m'envoie à Aix !... J'aurais tant aimé avoir votre compagnie.

— Bah ! venez à Bade ; c'est absolument la même chose pour le traitement... Et puis, c'est bien plus gai !

— Il faudrait au moins en informer mon docteur.

— Pas nécessaire, chère enfant ; il ne manque pas de médecins là-bas ; ils trouveront bien le remède à votre mal... C'est donc entendu, n'est-ce pas ? nous partirons la semaine prochaine.

Tels sont les malades du monde élégant qui fréquentent les bains.

Quant à ce qui concerne les bains de Saxon, il est à regretter qu'on ait cherché dans l'exploitation des jeux de hasard un genre de succès qui a forcément éloigné la clientèle sérieuse, car la source thermale, où les baigneurs sont maintenant peu nombreux, aurait pu rendre de très grands services et conserver au loin la réputation qu'elle s'était acquise à l'origine.

C'est en 1839 que les bains de Saxon furent créés dans cette vallée pittoresque et sauvage ; mais depuis longtemps déjà les habitants des villages voisins venaient boire à cette source, riche en iode et en brome, et y amenaient même des moutons atteints de teigne. Toutes les sources de la localité contiennent plus ou moins d'iode, et comme l'iode est un excellent préservatif du goitre, il n'y aurait, assure-t-on, aucun goitreux à Saxon.

« Ce serait donc, dit le docteur Constantin James, à l'absence de ce métal-loïde dans la plupart des cours d'eau qui alimentent les autres parties du Valais,

qu'il faudrait attribuer la fréquence extrême de cette disgracieuse affection chez les indigènes. »

On raconte à ce sujet qu'un enfant d'une localité dont tous les habitants, sans exception, étaient goitreux, rencontra un touriste étranger qui, pour se mettre plus à l'aise, avait ôté sa cravate, montrant ainsi son cou à nu. Vive ment impressionné de ce qu'il ne lui voyait pas de goitre, l'enfant retourna en toute hâte vers sa mère et, du plus loin qu'il l'aperçut : « Maman, lui cria-t-il en riant aux éclats, que c'est drôle ! Un monsieur qui a le cou comme une oie ! — Mon enfant, répliqua sa mère d'un ton sévère, c'est très mal de rire ainsi. On ne doit jamais se moquer de quelqu'un qui n'a pas tous ses membres. »

Mais revenons à nos moutons — pas à ceux qu'on menait boire à la source. — J'ai dit qu'à notre arrivée à l'Hôtel des Bains nous avions pris un verre de bière sous les grands arbres de l'avenue ; mais ce dont je ne vous ai point parlé, c'est de l'infamie légion de moustiques qui s'en donnent à cœur joie dans ces parages et ne vous laissent aucun répit.

On a beau fumer et se débattre, rien ne peut les chasser ; ils se collent sur le visage, sur les mains, dans les cheveux, partout !

Au bout d'une demi-heure, agacés, houpillés, vaccinés par ces horribles bêtes, qui nous mettaient dans l'obligation de nous donner nous-mêmes des gifles pour les écraser en flagrant délit, nous en fîmes nos plaintes au sommelier, qui n'en pouvait mais, et qui nous répondit en riant :

— C'est rien, ça, messieurs, c'était bien pis avant l'assèchement des marais. Il y en avait la moitié plus.

— La moitié plus !... Et comment pouvait-on vivre ici ?... Les croupiers et les joueurs n'en ont pas pris la rage !... Quelle race, et comme la roulette peut rendre la peau dure !

A table d'hôte, toutes les fenêtres restèrent fermées malgré la chaleur de la journée, car, sans cette précaution, impossible de manger tranquillement ; on serait forcé de gesticuler, de se défendre, au risque de blesser ses voisins à coups de fourchette.

Ces détestables volatiles nous viennent, paraît-il, du midi de la France, où ils abondent le long du Rhône. On en est criblé dans les wagons, où ils se font voiturer gratis, et si nous en croyons Jean Frolo, du *Petit Journal*, ce sont les chemins de fer qui les répandent un peu partout.

« Les moustiques du midi, nous dit ce chroniqueur, sont de belle race et malins comme on ne saurait croire. D'ordinaire, ils voltigent autour de la

victime qu'ils ont choisie et cherchent à l'endormir par un petit susurrement de sirène. S'ils s'aperçoivent qu'on surveille leur manège, ils font semblant de n'avoir pas faim et s'en vont battre quelques randonnées au loin pour revenir tôt après et sans bourdonner cette fois. Si on ne les a pas vus à temps, on les sent, mais quand il est trop tard. Ils ont bientôt fait d'enfoncer leur imperceptible dard dans les pores de la peau et d'y déposer une gouttelette de venin en échange de la goutte de sang qu'ils ont sucée. Et ils laissent sur la peau leur carte de visite bien connue, une enflure cuisante qu'on est deux jours à gratter, si l'on n'a pas eu sous la main un flacon d'ammoniaque pour dissoudre le venin de la petite bête. »

Evidemment, les moustiques de Saxon appartiennent à cette race, car ils ne ressemblent en rien à ceux de Lausanne et des environs, qui, en comparaison, sont vraiment de bons enfants ; aussi les appelons-nous *cousins*.

Pour passer la soirée à Saxon, pendant que la pluie continuait de tomber d'une façon désespérante, nous allâmes faire un peu de billard au Casino. Le sommelier nous alluma quatre lampes, dans cette salle où avaient autrefois joué tant d'hommes titrés, tant de riches désœuvrés en quête d'aventures amoureuses, tant de gens, enfin, courant à leur ruine.

Et malgré le contre-temps qui venait déranger nos projets, nous sûmes prendre les choses par le bon côté. Notre partie de billard fut très animée, très joyeuse, plus joyeuse sans doute que celles qui s'y jouèrent avant 1877.

Le lendemain matin, le ciel étant plus barbouillé que jamais, c'est en vain que nous cherchâmes des yeux, et le nez en l'air, la montagne choisie pour but de notre course et que nous avions contemplée avec tant de plaisir la veille, quelques minutes avant d'arriver à Saxon.

Il paraît, dit philosophiquement l'un d'entre nous, que ce n'est pas une pierre à voir. Rentrons chez nous.

L. M.

L'Académie française pendant les chaleurs.

Une bonne place à prendre par ces chaleurs excessives où l'on désire s'agiter le moins possible, c'est celle de l'un des académiciens qui se livrent « au travail de révision du dictionnaire » tous les jeudis.

L'autre jour, ils étaient, non pas quarante, mais sept membres de l'Institut présents à la séance hebdomadaire, M. Joseph Bertrand présidait.

On parlera de sa gloire.
Sous le dôme bien longtemps.

M. Gaston Boissier occupait l'auguste siège du secrétariat perpétuel.

Enfin cinq académiciens, MM. Edouard Hervé, Ludovic Halévy, Léon Say, Ferdinand Brunetière et Thureau-Dangin constituaient l'assemblée. A eux incombaient la rude tâche de présenter les rapports, de prononcer les discours, de lancer des interruptions, d'éclater en applaudissements ou en rumeurs diverses.

Eh bien, « le travail de revision du dictionnaire » a avancé tout autant que si ces messieurs eussent été quarante à le pousser, ce qui prouve que les trente-trois absents n'avaient pas eu si tort de consacrer cette belle journée les uns à la pêche, les autres à la bicyclette, et non pas au « travail de revision du dictionnaire ».

Détail qui a son prix : l'usage, à l'Académie, est de partager tous les jetons de présence entre tous les membres présents. Quand on est quarante, ça ne fait qu'un jeton par académicien, mais quand on est sept, ça nous donne quarante jetons à partager entre sept, soit cinq jetons et une fraction par tête immortelle.

Cela devient une aubaine, même pour M. Léon Say, qui n'a pas la réputation d'être dans la misère, et c'est pourquoi je m'écrie encore une fois :

— Oh ! combien, par ces jours de chaleur, je voudrais être l'un de ceux qui, sous la coupole, « consacrent entièrement la séance hebdomadaire du jeudi au travail de revision du dictionnaire ! »
(XIX^{me} Siècle.)

Sous le titre : *Les chapeaux à la Chambre des Communes*, la *Gazette de Lausanne* a reproduit l'autre jour une correspondance de Londres, racontant comment les députés marquaient leur place à la Chambre, avant la séance, en y déposant leur chapeau.

A ce propos, nous intéresserons sans doute nos lecteurs en leur rappelant les détails qui suivent, publiés par un journal français :

« Les chapeaux jouent un très grand rôle dans le règlement de la Chambre des Communes et de la Chambre des Lords. Les membres de ces deux assemblées ont l'habitude de les garder sur la tête pendant les séances. L'origine de cette coutume est inconnue. Elle est peut-être née d'une cause tout accidentelle et de peu d'importance. Il se peut qu'à une époque très reculée, un des députés ait demandé au Président la permission de garder son chapeau à cause des courants d'air, et que, d'autres en ayant fait autant, l'exception soit devenue la règle.

» Il est possible aussi que cette mode s'imposa quand les députés renoncèrent à la perruque que portent encore les avocats et les magistrats anglais.

» Quand un membre entre dans la salle des séances, il doit se découvrir et garder son chapeau à la main jusqu'à ce qu'il soit à sa place ; alors il se couvre.

» Aussitôt qu'il se lève, ne serait-ce que pour parler à un collègue derrière lui, il doit se découvrir.

» Si, dans la discussion, on parle d'un député, celui-ci doit se découvrir et rester nu-tête tant que l'on parle de lui.

» En Angleterre, il n'y a pas de tribune ; chaque membre du Parlement parle de sa place. C'est dans le chapeau qu'on pose alors le verre d'eau traditionnel, qu'un voisin complaisant se charge de remplir chaque fois qu'il est vide.

» Si le député qui a fini de parler a le malheur de se rasseoir sans penser à son chapeau, le malheureux couvre-chef devient la cause d'un incident qui soulève un rire universel et détruit souvent tout l'effet d'un long discours.

» Il y a eu des députés très étourdis sous ce rapport ; l'un d'eux avait conquis à la Chambre et dans le pays cette désignation grotesque : *le député qui s'assoit sur son chapeau*.

Origine de la lithographie.

On fait maintenant de si beaux travaux lithographiques, que nous pensons intéresser nos lecteurs en leur résumant ici quelques détails historiques sur l'origine de cet art qui a fait de si merveilleux progrès. Nous les empruntons au journal *La France* :

Il y a environ un siècle que la lithographie fut inventée par le Bavaois Senefelder. Il en fit la découverte par hasard, en inscrivant le compte de sa blanchisseuse sur une pierre de Solenhofen.

L'*Art français* a publié, au commencement de cette année, un document très curieux : c'est la reproduction de la première lithographie faite par un artiste français, qui ne fut autre que le général Lejeune, un des meilleurs officiers de Napoléon I^{er}.

Voici dans quelles circonstances le général Lejeune fut appelé à dessiner sur la pierre qui devait faire la fortune de Senefelder et comment, le premier, il fit connaître en France le nouveau procédé :

Le général, rentrant à Paris après la bataille d'Austerlitz, s'était arrêté à Munich pour saluer le roi Maximilien-Joseph. Au cours de la visite qu'il lui fit, ce souverain parla de l'invention de Senefelder en termes si élogieux que le général français voulut se rendre dans les ateliers de l'inventeur.

Là, malgré ce qu'on lui montra, l'officier resta incrédule, à tel point que Senefelder lui dit :

— Sivez-vous dessiner ?

— Oui.

— Eh bien ! faites un dessin quelconque et une heure après vous en aurez des épreuves.

Le général Lejeune, piqué par la curiosité, mais toujours sceptique, consentit, bien qu'il fût sur le point de partir et que sa voiture l'attendit à la porte. Il fit dételer et se mit aussitôt à l'œuvre.

Au bout d'une demi-heure, il rendit à Senefelder la pierre que celui-ci lui avait remise, ornée d'un dessin qui représentait un cosaque à cheval, la lance au poing. Sur ce, le général artiste s'en fut déjeuner, avec la conviction qu'il n'aurait pas de sitôt la reproduction de son œuvre.

Quel ne fut pas son étonnement de voir arriver, avant qu'il eût terminé son repas, un ouvrier qui lui remettait cent épreuves de son cosaque !

Le général Lejeune partit enthousiasmé et son premier soin, en arrivant à Paris, fut de parler de l'invention nouvelle à l'empereur, qui l'écouta avec le plus vif intérêt.

C'est le cosaque dessiné en 1805 par le général Lejeune que l'*Art français* a reproduit d'après une des cent épreuves tirées à Munich dans les circonstances que nous venons de rapporter.

Femmes en culottes.

On se préoccupe avec une certaine inquiétude des tendances qu'ont nombre de femmes à pratiquer la bicyclette et à adopter, pour cela, le costume masculin. Et comme ce genre de sport tend à se généraliser de plus en plus, le moment n'est pas éloigné où nous n'entendrons plus que des femmes criant : « Vive la culotte ! »

Vive la culotte !... c'est très bien, mais à condition que ce soit l'homme qui la porte.

Henry Fouquier, du XIX^e Siècle, ne paraît guère voir avec plaisir cette nouvelle toquade féminine, au sujet de laquelle il fait de judicieuses réflexions, desquelles nous détachons les lignes suivantes :

La virilisation des femmes, la confusion des sexes sont une des tristesses et des vilaines choses de notre temps. Ce qui était bon et nécessaire, c'est-à-dire l'émancipation légale et civile des femmes, se gâte par une tendance d'un égalitarisme grossier, qui va parfois jusqu'au vice. Il est fâcheux que cette tendance se révèle dans le costume même, et je frémis — tout vieux que je sois et commençant à me désintéresser dans la question — à la pensée que nous pouvons voir une génération de femmes garçonnières, cheveux